

## CHAPITRE XII.

Instructions de M. de Raousset à ses délégués. — Embarras du général Yañez à l'arrivée du *Challenge*. — Formation du bataillon. — Conduite des officiers. — Mécontentement. — Terreur. — Guaymas. — Types. — *L'agador*. — Entrevue de M. de Raousset-Boulbon avec le général Yañez.

Les instructions remises à MM. Lebourgeois-Desmarais et Laval, passagers du *Challenge*, et plus tard à M. le docteur Canton, parti sur *l'Alerta*, portaient en substance que l'on devait, si faire se pouvait, attendre l'arrivée de M. de Raousset pour exécuter un coup de main sur Guaymas. Cette clause, sur l'exécution de laquelle on comptait peu, n'avait d'autre but que de contenir dès le début l'ardeur d'hommes que l'on supposait ambitieux de se signaler en l'absence de leur chef. — En attendant, on devait résister, amicalement mais avec énergie, à tout ordre de quitter Guaymas ou de se débander; exercer journellement les Français au manie- ment des armes et aux évolutions militaires; entretenir les relations les plus fraternelles avec le peuple et les soldats mexicains, se distinguer par une bonne conduite, afin d'avoir des sympathies dans toutes les classes, pour le cas où les exigences des autorités, un refus de solde ou toute autre cause, forceraient à recourir aux armes. Ce cas échéant, se fortifier dans Guaymas, désarmer les habitants, s'emparer de toutes les munitions de guerre que l'on trouverait, les emmagasiner et les ménager avec soin; occuper les défilés de la montagne et notamment le *rancho*. Réunir une cinquantaine de bœufs et autant de chevaux, mais pas davantage, à cause de la difficulté

de les nourrir; les tenir dans un *corral* près de la ville. S'approvisionner de farines, de fourrages, etc., etc.

La partie la plus importante de ces instructions avait été négligée.

La correspondance du général Yañez avec son gouvernement, publiée dans le *Diario oficial*, le *Moniteur mexicain*, laisse voir dans quel embarras le jeta l'arrivée des passagers du *Challenge*, et quel parti on eût pu tirer de cet embarras pour le succès de notre entreprise. Le général avait reçu avis de l'envoi successif et tout à fait éventuel de partis de cinquante hommes, qu'il devait expédier immédiatement dans l'intérieur. Au lieu de cinquante hommes, il s'en trouvait quatre cents sur les bras, et n'avait que deux cents hommes de troupe régulière à leur opposer, dans le cas où il eût voulu leur faire la loi. Ces volontaires, que ne liait nul engagement écrit, réclamaient impérieusement néanmoins, comme dette d'honneur, l'exécution de conventions verbales formellement souscrites par le consul del Valle, en vertu desquelles ils devaient rester enrégimentés à Guaymas, élire leurs officiers et toucher une solde d'une piastre par jour. — La paye du soldat mexicain n'est que de deux réaux, avec lesquels il pourvoit à sa nourriture en campagne; en garnison, l'administration, qui le nourrit alors, lui retient la moitié de cette somme.

Ces prétentions paraissaient exorbitantes chez des hommes qu'on eût bien voulu renvoyer, et sur le compte desquels le consul del Valle expédiait maintenant les plus mauvaises notes; cependant le général dut consentir à tout. Il leur assigna des logements convenables, les autorisa à former un bataillon divisé en quatre compagnies, accorda provisoirement une piastre de solde aux officiers, six réaux aux soldats. Il leur remit cent fusils pour les exercices, en disant qu'il n'en avait pas davantage, ce qui était faux mais de bonne guerre; du reste,



avec les carabines et fusils de chasse que la plupart possédaient, tout le monde se trouva armé. Enfin, par une dernière condescendance, qui n'était pas la moindre dans un pays où l'autorité est si bien centralisée, il leur permit d'élire leurs officiers. Il y avait, on s'en souvient, à bord du *Challenge*, une cinquantaine d'Allemands, d'Irlandais et de Chiliens; ces hommes avaient été extrêmement maltraités pendant la traversée, au mépris du bon sens et des ordres de M. de Raousset, aussi en gardaient-ils rancune et demandaient-ils à n'être pas incorporés au bataillon français. Le général en forma deux compagnies à part, l'une composée des Allemands, l'autre des Chiliens et des Irlandais, avec des chefs de leur élection également.

Les Français, sachant que MM. Desmarais et Laval avaient reçu les instructions de M. de Raousset, élevèrent le premier au commandement supérieur. — M. Laval, élève de l'École polytechnique, avait été attaché déjà par le général au corps du génie.

Léonce Lebourgeois-Desmarais, ancien sous-officier de cavalerie, était un faux bonhomme de guerre, dont le seul mérite était de posséder la mine la plus martiale du monde, et des allures de troupier qui répondaient trop bien, malheureusement, aux notions romanesques que M. de Raousset s'était faites sur les aventuriers. Il lui accorda sa confiance sur ces dehors et influença ainsi fâcheusement le choix des volontaires, qui se firent un devoir d'élire des hommes appréciés du chef.

Il semblait naturel que, dans de pareilles conditions, les instructions de M. de Raousset dussent être suivies à la lettre : il n'en fut rien. Enorgueillis par leur élévation subite, les officiers se lancèrent bientôt dans toutes les inconvenances d'un amour-propre désordonné, donnèrent l'exemple de l'inconduite la plus scandaleuse, du mépris pour les autorités, l'armée et le peuple. On

ne saurait exiger du soldat qu'il soit plus raisonnable que ses chefs. Nos hommes, ignorant la teneur des instructions de M. de Raousset, durent aller sur les brisées des leurs, et Guaymas fut traitée en ville conquise. Des indiscrétions publiques, commises dans l'expansion de l'ivresse, avaient bientôt appris aux autorités mexicaines que le seul espoir des Français, en venant dans le pays, était d'y servir les projets de M. de Raousset. Le général Yañez écrivait au ministre de la guerre à Mexico, en date du 16 mai, cette phrase, que je cite textuellement, car elle est significative : *Hay entre ellos quien acuse a no pocos de sus compañeros de conservar relaciones con el conde Raousset.* — « Il est tel parmi eux qui accuse plus d'un de ses camarades d'entretenir des relations avec le comte Raousset. »

Les hommes eux-mêmes n'avaient pas tardé à souffrir du despotisme et de la jactance des officiers, et les choses n'en allèrent pas mieux naturellement. Chez des Anglais ou des Américains, le moindre symptôme de mécontentement eût été le gage d'une réforme prochaine dans un état-major électif; mais le Français, éternellement dépouillé du droit imprescriptible de réunion et de discussion publique, manque d'esprit d'entente; il n'a pas le sentiment de la légitimité des majorités, la seule qui ait une valeur quand elle n'est pas frelatée. C'est pour cela qu'il est impuissant à coloniser, la colonisation étant œuvre essentiellement démocratique. Il résulte de là que, pour peu que celui qui arrive à un pouvoir quelconque fasse mine de s'y cramponner avec énergie, il en impose à ceux-là même qui lui ont confié ce pouvoir, encore qu'ils soient mécontents de lui : c'est ce qui arriva à Guaymas. Si petites que soient les fractions d'un miroir, chacune d'elles est toujours le miroir lui-même, avec toutes ses propriétés.

Il y eut des murmures, des menaces, de l'opposition



sourde ; mais on ne put s'entendre pour remplacer paisiblement, sans secousse ni désordre, des officiers indignes de leur mandat. Ceux-ci, jaloux de maintenir leur autorité, ne virent rien de mieux que d'instituer une petite terreur, vieille rubrique qui fait toujours merveille. Des ordres du jour d'un style emphatique et puéril jetaient chaque jour l'inquiétude dans le corps ; il n'y était question que de trahisons, d'exécutions sommaires pour le cas où l'on découvrirait les *faux frères*, et, comme complètement à ce système, la méfiance et la haine contre les Mexicains y étaient soigneusement entretenues.

Les bruits les plus absurdes y étaient répétés un jour et démentis le lendemain ; tel ordre réprimandait sévèrement des faits que l'ordre de la veille avait provoqué<sup>1</sup>. Pendant ce temps, nos hommes usaient leurs forces dans un service de guerre des plus actifs, et leur énergie dans l'expectative constante d'une attaque imaginaire des Mexicains ou d'une délation pour crime, non moins imaginaire, de trahison. Ce fut alors que M. Guilhot, désespérant, après bien des efforts, de remédier au mal, et se trouvant vis-à-vis des autres officiers dans une position très-fausse, à cause de sa bonne tenue, donna sa

1. Relevé des registres du bataillon. — Le 9 mai le général se plaint au commandant de fautes commises par ses hommes contre la discipline. — Le 13 le commandant Desmarais rappelle aux officiers et sous-officiers que les punitions doivent être infligées avec justice et impartialité, jamais par haine ou passion. Il est obligé de leur défendre de se servir de propos outrageants en infligeant les punitions. — Le 8 juin, il déclare que les officiers de tous grades abusent des punitions, blâme les insultes et provocations de la part des officiers. Il réprimande en même temps ces derniers et les menace de punition pour contraventions aux lois du pays. — Le 26 mai il engage le soldat à *ne pas ménager (sic)* les Mexicains qui les insulteraient et surtout les officiers mexicains quand ils ne sont pas en tenue. — Les ordres du 11 et du 14 annoncent comme *positive* une attaque des Mexicains. Celui du 18 dément et blâme ces faux bruits que l'on répand, etc.

démission. Grâce à la terreur, il fut remplacé au gré de l'état-major.

On juge quel devait être l'état des affaires à notre arrivée. La population ne demandait pas mieux que d'être débarrassée des Français ; les militaires, journallement insultés et traités de *soldats de papier*, ne désiraient rien tant que d'avoir affaire à eux ; les autorités, parfaitement édifiées sur l'esprit qui les animait, les tenaient en suspicion permanente, cherchaient à les disperser ou à les éloigner ; enfin, la désunion était dans le bataillon, soldats et officiers se voyaient avec méfiance ; bref, les conditions étaient des plus mauvaises. La présence de M. de Raousset pouvait encore tout arranger.

Le 1<sup>er</sup> juillet, après une nuit paisible et quelques soins de toilette que je n'avais pu m'octroyer depuis mon départ de San-Francisco, je me rendis à l'état-major, où m'attendait une réception officielle. Je dus me montrer étonné de ce qu'on n'eût pas exécuté, les nuits précédentes, l'ordre exprès que j'avais transmis de s'emparer de la ville ; le commandant me fit alors mystérieusement part de projets autrement importants à son avis. MM. les officiers pensaient qu'il y avait lieu de compter sur un arrangement entre M. de Raousset et le général Yañez, arrangement qui amènerait la défection de ce dernier : un *pronunciamento* en règle livrerait la province entre nos mains sans coup férir.

Bien que la révélation fût de nature à me surprendre, je n'avais rien à répondre : M. de Raousset pouvait seul être juge en la matière. Tout en causant, on m'apprit que le général Yañez avait reçu la veille une dépêche du Nord annonçant qu'une colonne de Français, venant de Californie, se trouvait bloquée dans les montagnes du *rio Gila* par de nombreuses bandes d'Apaches. Le général paraissait de si bonne foi, et la dépêche était si explicite, que M. Desmarais se préparait à aller porter secours



à nos malheureux compatriotes, à la tête de deux compagnies. Nous savions tous que nous ne devons attendre de renforts que par mer, et je vis clairement là une histoire où marc et tout était d'invention mexicaine, une ruse du général pour diviser le bataillon et avoir aisément raison de ses tronçons après. Il n'y avait dans cette politique rien qui fit pressentir les bonnes dispositions que ces messieurs lui prêtaient, et je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation, mais je n'y gagnai rien et me retirai.

J'employai le reste de la journée à parcourir la ville. — Guaymas est situé par 27° 53' 50" lat. N. et 113° 9' 36" long. O. du méridien de Paris. Cette ville ressemble à San-Jose, avec un aspect un peu moins misérable toutefois; les maisons, en *adobes* sans exception, n'ont aucun cachet; elles sont basses. Celles qui avoisinent les quais et la *plaza Mayor* sont blanchies à la chaux, et les feux du soleil jouant sur leurs murailles produisent ces effets bizarres que nos peintres vont chercher dans le vieil Orient. Quelques-unes ont un étage; toutes occupent une immense superficie. Les ouvertures extérieures sont rares et munies de fortes grilles faisant saillie en manière de cages; pas plus de vitres qu'à San-Jose, du reste, mais de grands volets de bois soutenus intérieurement par une forte charpente; un volet plus petit, pratiqué dans le grand à hauteur de la tête, laisse filtrer une lumière douce, tout en arrêtant la chaleur. Chez les gens riches, le *patio* est transformé en jardin. Mais autour du noyau central de la ville s'étend, comme à San-Jose, une vaste zone de chétives constructions en torchis ou en *adobes*, intersectée de jardins. Bâtie sur un plateau resserré entre la mer et des hauteurs escarpées, cette ville n'est susceptible que de peu d'extension du côté de la terre.

Je ne saurais préciser l'époque de la fondation de

Guaymas, mais elle doit à peine remonter à un siècle. L'établissement primitif se forma vers 1700, sous le nom de *San-Jose de Guaymas* qui était celui de la baie, à l'endroit où se trouve le rancho de *San-Jose*, près du rio de ce nom, à deux lieues environ au N. E. du port. Cette partie de la baie n'étant pas accessible aux barques d'un certain tonnage, les besoins du commerce ont attiré peu à peu la population vers le mouillage actuel; la ville nouvelle a conservé le nom de Guaymas, emprunté à la tribu d'Indiens qui habitait ces parages. Les bords du rio San-Jose sont abandonnés à la culture maraîchère, et quelques habitants aisés y possèdent des *villas*.

La vue de Guaymas est désolante. Les montagnes qui l'étreignent sont de teinte roussâtre, leurs sommets dentelés et menaçants ont des airs de ruines cyclopéennes, des gorges sombres, des précipices les déchirent. Leurs flancs pelés nourrissent à peine quelques plantes grasses, quelques palmiers rachitiques. Tel est le caractère de ce groupe qui forme la presqu'île au centre de laquelle s'élève la ville, sur le bord d'un vaste bassin où viennent dormir les eaux de la mer. Le défilé par lequel nous étions arrivés, resserré entre les *altos del Rancho* et ceux de *Bacochivampu*, est la seule voie de communication entre le port et l'intérieur, du côté de la terre. Quelques cols scabreux de la montagne ne sont accessibles qu'aux piétons.

Nous nous trouvions alors dans la saison où la température exerce ses plus grandes rigueurs sur ces régions. Depuis les premiers jours de mai jusqu'à la fin de juillet, notamment, les vents se maintiennent assez généralement au N. O., et rendent l'atmosphère sèche et brûlante; quand ils soufflent ainsi avec violence et continuité, ils arrivent avec des ardeurs de fournaise et obscurcissent l'air d'une vapeur suffoquante, fine poussière empruntée aux grands déserts de sable du Colorado au-dessus des-



quels ils se sont échauffés. A cette époque de l'année, sur les bords du rio Colorado, le thermomètre varie de 100 à 110° Fahrenheit, soit 38 à 43° centigrades, à l'ombre; au désert, la moyenne est beaucoup plus élevée. Par une bizarrerie facilement explicable, les vents de sud, au contraire, qui n'ont passé que sur l'Océan, apportent de la fraîcheur à Guaymas et leur souffle semble parfois piquant. Lorsque la crise du *simoun* se prolonge plusieurs jours, Guaymas présente l'aspect d'une ville morte; en tout temps, du reste, il y règne un air d'abandon et de tristesse dont les vastes dimensions des maisons, le petit nombre des ouvertures extérieures, l'élévation de la température et l'absence de vie commerciale sont les causes principales. Les portes et les volets des fenêtres, fermés ou entre-bâillés le jour durant à cause de la chaleur, ne s'ouvrent que le soir et le matin, avant et après le coucher du soleil; alors seulement il y a un peu d'activité en ville.

Chacun se lève avant l'aube afin de jouir de l'instant le plus frais, je veux dire le moins chaud de la journée, celui qui précède immédiatement le lever du soleil; on se couche de bonne heure, et beaucoup de gens transportent leurs lits dans les cours, sur les terrasses ou sous les *portales*. Le reste du temps est partagé entre les repas, la sieste, la conversation et les affaires; celles-ci ont la plus petite part et se traitent généralement avant le diner de midi. Rarement on entend résonner dans les rues le pas d'un cheval et le tintement des petites plaques de fer qui ornent les éperons du cavalier et le mors de la monture, plus rarement encore le roulement d'une voiture ou d'une charrette. Les passants, quand on en voit, errent comme des âmes en peine le long des murs avares de leur ombre, avec cet air de nonchalant ennui qui agace l'homme du Nord et lui arrache des bâillements.

De loin en loin la *mulada* d'un arriero arrive dans un nuage de poussière pour prendre un chargement destiné aux marchés d'Hermosillo, d'Ures ou d'Arispe: c'est un événement. De temps en temps passe un personnage dont le cachet exotique ajoute à la couleur locale du tableau: un *cargador*, portefaix indien, deminu, courbé sous le fardeau que retient à son front une large sangle, mais trottant légèrement un bâton d'une main, son chapeau de l'autre. Une *frutera*, marchande de fruits dont la corbeille, en équilibre sur sa tête, étale, à côté de la banane, la *tuna*, fruit d'un cactus grim pant, la *pitaya*, fruit du nopal, et de magnifiques pastèques, productions précieuses d'une terre où l'homme est toujours altéré, l'eau rare, tiède et malsaine. Une *lavandera* portant au bout d'un bâton les cotillons de ses pratiques ballonnés par l'empois. Son costume, comme celui de la fruitière, consiste en un simple jupon d'indienne sur une simple chemise; une écharpe appelée *rebozo* met ses épaules et ses bras, sa tête et parfois une partie de son visage, à l'abri des ardeurs du soleil beaucoup plus que des regards curieux. Les tresses de sa noire chevelure descendent jusqu'à ses pieds nus ou chaussés d'un mince escarpin, une cigarette brûle à ses lèvres. C'est enfin un soldat en quête des faveurs de Cupidon ou de Bacchus, ou bien un *aguador* pressant son âne.

Dans toute l'Amérique espagnole l'*aguador* est un type marqué et curieux; celui de Guaymas mérite une mention particulière. De même que le *cargador* et presque tous les artisans à Guaymas, c'est un Indien et le plus souvent un Yaqui. Il est peu vêtu; une chemise dont les manches sont retroussées et le col ouvert de manière à laisser à nu une poitrine robuste, un caleçon très-ample et presque toujours relevé jusqu'au genou, quelquefois des sandales, généralement les pieds nus, voilà tout. Un mouchoir de couleur enveloppe négligemment, sans la



comprimer, une chevelure abondante, longue et rude, et contribue à donner un volume disproportionné à sa tête déjà forte; un chapeau de paille commune, à bords larges et plats, trop étroit de forme, repose sur le front et ombrage la face. Son âne est petit, pelé, galeux, porte la tête basse et l'oreille pendante : qui sait de quoi le pauvre serviteur est nourri dans cet aride recoin du globe?

L'eau qu'il porte est contenue dans deux outres, deux longs sacs carrés suspendus à ses flancs qu'ils oppressent. Rien de plus primitif et de moins engageant. Ces peaux non tannées conservent deci, delà quelques échantillons du poil dont elles furent ornées, et semblent être un appendice naturel du pauvre aliboron comme le goître d'un crétin du Valais. Toujours humides, elles ont des tons d'un vert bleuâtre sur lesquels le suintement de l'eau jette un glacis fantastique. Une ouverture pratiquée à l'angle inférieur le plus rapproché de la tête du baudet, cerclée de bois et mal fermée d'une cheville qui laisse échapper un filet continu, sert à remplir et à vider cette incommode machine. Il sort de là un liquide chaud et trouble, que l'on reçoit dans des jarres de terre poreuse où elle se rafraîchit plus qu'elle ne se clarifie; les filtres sont inconnus à Guaymas. Ses outres épuisées, l'*aguardor* prend une cigarette cachée derrière son oreille ou dans le fond de son chapeau, l'allume, s'installe sur sa bête, à chevauchons, le visage tourné vers la queue qui lui sert de fouet et de point d'appui, et se laisse emporter ainsi nonchalamment à la *noria*.

Il n'y a ni ruisseaux ni fontaines aux alentours de Guaymas, si ce n'est le rio San-Jose qu'une région presque impraticable sépare de la ville. Des puits ou *norias*, situés dans le faubourg, du côté de la route d'Hermosillo, fournissent l'eau nécessaire à la consommation; le nom de *noria* leur vient d'une roue qui sert à la puiser. Plu-

sieurs de ces puits se dessèchent durant l'été et des citernes analogues à celles du rancho de Navarro conservent l'indispensable élément, dans un état très-voisin de la corruption, il est vrai.

Du côté du port, auquel tournent le dos la plupart des maisons qui l'avoisinent, la quiétude n'est pas moindre. Un pauvre quai accessible aux chaloupes seulement, grossièrement formé de pilotis et de pierres sèches, se développe modestement devant la *plaza del Muelle* (place du Môle), que sa ligne brisée en retour d'équerre ferme à l'est et au sud. Au sommet de l'angle une petite jetée qui s'avance de quelques mètres dans la rade représente le môle. Au nord de la place se trouve la maison de M. Calvo; à l'ouest, s'élève un monticule surmonté d'un triste fortin qui a l'air de réclamer l'indulgence des canons ennemis. Tout près de la jetée, un pavillon isolé sert de poste de douane. Au pied du monticule et le long du quai s'étend une double rangée de cabanes en bambous : c'est le marché. On y vend des fleurs et des fruits qu'apportent les Indiens dans de longues pirogues d'une seule pièce, des liqueurs, du poisson parfois, et l'on y cuisine pour le peuple. Le soir c'est un lieu de promenade et de rendez-vous; l'amour, le vin et la paresse parviennent alors à donner à cette partie de la ville une animation que les affaires y amènent bien rarement.

Les rues sont irrégulières de même que les places; quelques-unes sont bordées de trottoirs informes mais aucune ne jouit des avantages du pavé ni des honneurs de l'éclairage. Trois de ces voies ont pris un développement plus grand que les autres ce qui donne à la ville la forme d'une étoile. L'une est la rue principale ou route d'Hermosillo dans laquelle se trouve la caserne mexicaine, la *fonda de Sonora* et, dans son prolongement étroit, vers le fort, la *carcel* ou *calabozo*. La seconde, partant de la *plaza Mayor*, s'éloigne dans la di-



rection opposée; elle passe devant la douane, la maison où était casernée la 4<sup>e</sup> compagnie française et conduit au cimetière. La troisième, verticale aux deux autres, part d'un carrefour appelé la *Plazucla*, contigu à la grande place, et se dirige vers un mamelon surmonté de trois croix auxquelles il emprunte le nom de *Calvario*. Dans cette rue, à mi-chemin du calvaire, est située la maison où nous demeurions, près de la *fonda* de Bousquet. Entre cette dernière voie, la montagne et la route d'Hermosillo sont des jardins entourés de murs en *adobes*.

Il y a un curé à Guaymas, mais pas d'église; une chambre délabrée dans un bâtiment en ruine, au coin de la grande place et de la rue de la Douane, servait alors à la célébration des offices. La ville est pauvre; il y a pourtant quelques familles opulentes et leurs demeures ont du confortable et de l'élégance relative, mais le luxe y est tellement maigre et suranné qu'aux yeux de l'étranger il éveille avant tout l'idée d'une pauvreté prétentieuse. Les habitations de la classe inférieure sont presque aussi dénudées qu'à San-Jose. La population ne doit pas dépasser 1500 âmes, encore les chaleurs de l'été réduisent-elles momentanément à la moitié ce nombre sur lequel on compte, d'ailleurs, un tiers environ d'Indiens de race pure, gens essentiellement instables. Ils composent la classe des artisans et se recrutent, à peu d'exceptions près, dans la tribu des Yaquis. Leur caprice, bien plus que la nécessité, les amène à Guaymas où ils travaillent en qualité de charpentiers, maçons, cordonniers, forgerons, bateliers, portefaix, *aguadores*, domestiques et journaliers; ils sont très-industrieux, mais ils émigrent annuellement vers leurs villages, et pour peu qu'une difficulté s'élève entre la peuplade et les créoles, circonstance assez fréquente, l'émigration devient générale et Guaymas manque de bras.

Le port est vaste et sûr, garanti qu'il est de tous les

vents par les hauteurs qui lui font ceinture; c'est le meilleur de la côte occidentale du Mexique. La rade proprement dite, c'est-à-dire l'espace qui s'étend devant la ville, à l'intérieur des îlots d'Almagre et de la Ardilla, pourrait contenir aisément deux cents navires de tous tonnages. Le fond de la baie est partout de bonne tenue et le flot y dort dans une éternelle placidité qu'atteste la structure fantaisiste du môle et du quai. Devant l'étroit goulet qui y donne accès, du côté de la mer, s'étend, comme un ouvrage avancé, l'île escarpe *del Pajaro*, gigantesque brise-lame contre lequel s'épuisent les fureurs de l'océan.

Ce même jour, 1<sup>er</sup> juillet, au coucher du soleil, la *Belle*, pilotée par un homme de confiance, entra dans le port et vint mouiller à l'abri de la *punta gorda*, au nord-est de la ville; c'était un endroit désert que l'on avait choisi parce que chaque matin le bataillon y venait faire l'exercice, ce qui devait aplanir toutes les difficultés relativement au débarquement des cent quatre-vingts carabines.

M. de Raousset se rendit immédiatement à l'appartement qui lui avait été préparé chez un négociant français, M. Pannetrat; ce logement était situé à souhait sur la *plaza Mayor*, en face de celui du gouverneur, et se prolongeait sur le derrière jusqu'à la rue où se trouvait la principale caserne française; en outre la maison renfermait les logements de l'état-major.

Après une longue consultation avec le commandant et quelques officiers, M. de Raousset écrivit au général Yañez pour lui demander une entrevue. Celui-ci le reçut à minuit et ils demeurèrent ensemble jusqu'à trois heures du matin. La conversation ne roula que sur des généralités et le gouverneur se montra réservé mais affable, ce qui pouvait être une politique chez lui. Quoi qu'il en soit, M. de Raousset emporta en le quittant l'espoir de trou-



ver en lui un auxiliaire grâce auquel il pourrait arriver à ses fins plus promptement et en épargnant beaucoup de sang.

Encore quelques jours et peut-être allions-nous être maîtres de ce beau pays de Sonora! Qu'allions-nous y faire? La question vient de soi-même ici et il faut y répondre.

### CHAPITRE XIII.

Les aventuriers et la Sonora. — Walker. — de Pindray. — De Raousset-Boulbon. — Leur caractère et leur œuvre.

Trois hommes, trois aventuriers, ont menacé la Sonora. Tous trois ont péri de mort violente, tous trois ont éveillé les échos de l'ancien comme du nouveau monde. Ce sont des figures historiques; silhouettes d'arrière-plan, il est vrai, mais qu'il serait aussi injuste de laisser dans le néant qu'il serait puéril de leur faire un trop haut piédestal. Ils ne méritent vraiment

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Je parle de MM. Walker, de Pindray et de Raousset-Boulbon. J'ai vécu dans l'intimité des deux derniers; quant à l'autre, je l'ai peu connu, mais assez cependant pour savoir qu'en penser et qu'en dire.

Si, pour juger ces trois hommes, on se place à un point de vue purement romanesque, et c'est à peu près ce que l'on a fait jusqu'à présent, de Pindray apparaît le premier bien au-dessus des autres, Walker vient ensuite, et de Raousset après.

Si, au contraire, on les juge au poids spécifique de

leurs actes, Walker prend la tête, et de Pindray s'efface au troisième rang.

Enfin, si l'on veut les mesurer à l'importance ou à la grandeur de leurs projets, Raousset s'élève à son tour au-dessus des autres, Walker demeure le second et Pindray le dernier.

D'où l'on peut conclure que chez Raousset dominait l'imagination, chez Walker la raison, chez Pindray la passion brutale, l'emportement des sens. Le premier fut un romancier noyé dans la vie pratique, le second un conquérant dévoyé, le troisième un lutteur emporté par la passion de la lutte. En fondant ces trois types, on aurait un héros d'une grande étoffe; heureusement pour l'humanité, la chimie ne fait pas de ces manipulations.

Tous trois étaient courageux au plus haut degré. Le courage est comme un bon cheval: heureux qui sait le monter pour voyager paisiblement comme pour charger, mais qui, dans les deux cas, le tient en main et sait en demeurer le maître. Walker le pouvait. Raousset dominait sa bête jusqu'à l'heure du combat, mais au premier son du clairon, il était entraîné, sans contrôle ni direction, au plus fort de la mêlée. Quant à Pindray, il montait à cru une cavale indomptée, furieuse, qui l'emporta, sans trêve ni merci, du berceau à la tombe, partout où il y avait du danger. Walker seul était un chef, car seul il ne se grisait pas de son audace.

Tous trois avaient un extérieur caractéristique. Walker était petit, de peu de mine; son visage était habituellement dépourvu d'animation; mais on comprenait en le voyant que ce calme apparent provenait de ce que, chez lui, l'activité était concentrée. Raousset était de taille moyenne, bien pris, blond, myope et quelque peu affecté de surdité, deux inconvénients graves chez un aventurier et qui lui ont nui outre mesure. A défaut d'un air martial, il se donnait un air militaire au moyen d'une longue mous-